



# ÉLÉGIE A LA TOUR EIFFEL

— Mon amie, ma sœur, il me plaît de te parler aujourd'hui, puisque tu es la personne la plus en vue de Paris...

— Je crois que tu t'ennuies le soir... Depuis longtemps l'ombre est trop pesante qui flotte autour de toi.

— & la mode a changé qui te permettait de traîner un lumineux panache, comme un « suivez-moi-jeune-homme », un suivez-moi vers ce théâtre mort de l'avenue Montaigne...

— O Tour Eiffel, tu ne connais plus ces aôtas bénins qui te grimpaient aux genoux, quand, dimanches populaires, un pensionnat de jeunes filles venait boire, sur ta plateforme, des sirops à la grenadine...

— Tu avais une poésie, & tu aurais été au Paradis de Francis Jammes. Hélas!..

— Hélas ! tu n'as plus dans les oreilles que le rythme des stances balancées par l'agence Wolff & les communiqués hertziens dont bourdonnent tes tempes comme si tu avais pris trop de l'aspirine du docteur Bayer.

— Le temps n'est plus où tu tonnais aux midis pacifiques ; & la poudre est vivante des canons que tu portes au-dessus du *kill* sombre & quadrillé de tes jambes écossaises !

— O jours légers de mon enfance, Tour Eiffel de l'Exposition, tu avais le Pavillon d'Allemagne couché près de tes pieds... Le comte Zeppelin s'en souvint-il encore, lorsqu'il voulut te terrasser ?

— Mon amie, ma sœur, tu étais aussi la sœur de cette petite fille courageuse qui fut blessée au Trocadéro... Elle était parisienne comme toi, mais beaucoup plus petite... Elle ne t'en a pas voulu de son destin !

— Reste dans l'ombre où je te parle à cette heure... Tu t'ennuies peut-être, les soirs sans lune, parce que la conversation des nuages est insipide.

— Mais, ne te plains pas trop... Il y a des nuits où les étoiles se parlent entre elles, & tu es assez grande pour pouvoir comprendre leur langage!..

J. N. Faure. Biguet

